LILLE

Un homme broyé

A LA PORTE D'ARRAS

Un terrible accident s'est produit, hier, vers trois heures, à la gare de la porte d'Arras.

Le facteur mixte Jacques a été broyé par un train dans les circonstances suivantes :

Un train de marchandises s'était garé à la porte d'Arras pour laisser passer le train express 1770.

Le disque avait été fait et le drapeau rouge indicateur annonçant que la voie n'était pas libre était planté, selon les règlements, à l'endroit désigné.

Le garage terminé, le facteur mixte Jacques ouvrit le disque à distance pour annoncer que la voie était libre, mais il avait oublié d'enlever le drapeau rouge. Voyant son erreur, il se précipita pour le arraser, mais au même moment arrivait l'express qui le renversa et le broya littéralement.

Le malheureux était réduit en bouillie et il fallut ramasser le lambeaux de chair et les membres déchiquetés épars des côtés de la voie. Les restes informes du malheureux facteur furent mis dans une bâche et déposés dans un annexe de la gare.

Jacques qui était âgé d'une trentaine d'années laisse une veuve et quatre enfants en bas âge.

LE NORD

DUNKERQUE

LE SOUS-GOUVERNEUR

M. Louis Mars, chef d'escadron au 11e d'artillerie à Versailles, est nommé sous-gouverneur à Dunkerque. Le nouveau sous-gouverneur est le beau-frère de notre collaborateur G.-D. Jean-Louzy (G. Dreyfus).

Nous lui adressons nos félicitations pour cet avancement bien mérité.

AVESNES

Procès de presse. — Le tribunal civil d'Avesnes, *a rendu jeudi, à deux heures, son jugement* dans l'action en dommages-intérêts intentée au journal réactionnaire *Le Sambre*, de Maubeuge, par l'honorable M. Neuvillés, adjoint au maire de Maubeuge.

M. Maire, avocat de *la Sambre*, avait décliné la compétence du tribunal de première instance.

Me Favre, avocat de M. Neuvillés, et le ministère public, représenté par M. Hedde, juge suppléant, actionnant pour M. Neuvillés, avait le droit de choisir cette juridiction.

Se rangeant à l'avis de la demande et du ministère public, le tribunal se déclare compétent et condamne la partie défaillante, c'est-à-dire *La Sambre*, aux dépens de l'incident.

Cette affaire sera plaidée au fond, dans une très prochaine audience.

LES FAITS DE L'ANNÉE 1896

JUILLET

4. Un voiturier, M. Secroton, est écrasé par un tricycliste sur la route de Bergues ; entremettant des lettres de grâce de Trouillot, Tribunal d'appel à Hallnin : une jeune fille de cette commune se suicide dans un puits de désespoir. — 5. Épouvantable accident à Arneke : deux cyclistes M. et Mme Dik-son-Sage, de Calais sont écrasés par une voiture ; disparition d'un garçon à Bergues à Carvin : une femme est frappée de trois coups de couteau à Bailigny. — 6. Explosion de l'arsenal de Metz ; un blessé. M. Alexandre Quint est tué par une balancoire à Dunkerque ; une fillette de trois ans est dévorée par un chien à Lorin. — 7. Arrestation à St-Ouen, d'un des auteurs du crime d'Aulnoy. — 8. Arrestation d'anarchistes à Barcelone ; un homme est broyé par une locomotive à Blanzy.

15. Grave collision à Beaucourt (Seine-et-Oise) un train est tamponné par une machine ; sept personnes sont blessées. Un enfant de 11 ans, Adolphe Pitre, est noyé en prenant un bain à Fort Mardyck. — 17. Match Lucette-Durieux au Vélodrome Nilous. — 18. Terrible collision du chemin de fer à Clermont-Ferrand, quatre personnes tuées et six blessées. — 14. Un monomane, Francois Bogiere, tire deux coups de revolver sur le Président de la République qui revenait de la revue de Longchamps. M. Felix Faure n'est pas atteint ; arrestation de M. Calinger, maire de Caraman, pour outrages au commissaire de police ; découverte d'un cadavre dans un canal de Bas à Roubaix ; un homme est décapité par deux tours à roue aux ateliers d'Hellennes ; un baigneur, M. Mathieu Avril est trouvé noyé dans la Lys ; M. Bar-ho, ingénieur, directeur technique des usines de produits chimiques d'Heutmont est broyé par un express à Heutmont ; un homme s'équipe est agglomérat tonne écrasé à Cassel.

15. Découverte d'un engin explosif à St-Etienne, deux blessés ; horrible crime à Raisme. le nommé Quintard, à la suite d'une scène de famille tue sa belle-mère d'un coup de hache et se suicide ensuite ; un homme est écrasé par une voiture à St-Amand-les-Eaux ; le caporal, Alphonse Bercaux du 35e de ligne à Arras, a reçu un coup de fusil dans la tête — 19. Tentative d'assassinat d'une femme par son mari à Occhies, suicide du coupable — 20. Accident de voiture à Bergues, deux blessés ; un jeune Lillois, M. Moulin, est nommé grand prix de Rome ; Tentative de meurtre à St-Pol-sur-Mer ; double tentative de suicide d'une jeune fille à Calais. — 23. Manifestation anti-allemande à Lille, troubles graves dans les rues, nombreuses bagarres. — 24. Départ précipité des députés allemands, injures du duguis Sugère, graves collisions dans les rues, un des nos rédacteurs, M. Boulanger, rédacteur à la *Dépêche* est grièvement blessé rue Nationale par une bande de collectivistes ; les bureaux du *Réveil* sont saccagés ainsi que le café Sholpack.

25. — Arrestation du citoyen Zevaès, arrêté du maire interdisant les manifestations dans les rues ; un mineur et son fils sont tués à Anche par un éboulement ; un homme est tamponné à Dunkerque par une locomotive. — 26. Élection au Conseil général de M. Ghesquière, collectiviste, par 2005 voix contre 1956 à M. Barrois ; inauguration du monument Farez à St-Dié ; MM. Lookroy et Merlon à Lille ; fratricide à Fives, le nommé Aymé Bouvier tire trois coups de revolver sur son frère Henri ; M. Couillet, ouvrier aux chantiers de l'Escarpelle est tué par une flèche de chariot ; inauguration du monument aux soldats morts pour la patrie à Bergues ; mort de M. Spuller. — 27 Suspension de M. Delory de ses fonctions de maire de Lille ; drame passionnel, un Sé'ésien, jeune homme de Renaud Fontaine tire un coup de revolver sur une femme, Marie Deschamps ; une femme Clemence Delhaye est frappée à coup par un individu à Saint-André ; rixe grave à Rosendael, un jeune homme est blessé par un coup de deux coups de baionnette 38 Obsèques de MM. Spuller, rue anglaise à Wasemmes, deux hommes sont grièvement blessés.

AOUT

1. Attentat anarchiste à Marseille, explosion 1 un engin devant la demeure d'un magistrat ; terrible explosion d'un tonneau de poudre et de pièces d'artifice à Fleurkirchen (Alsace) quatre morts, cent blessés. — 2. Mort de M. Clausel de Coussergue, vice président de la Chambre ; empoisonnement par les cerises, à Lancelin, un mort, deux cents malades ; Merin au Velodrome lillois. — 3. Voyage de M. Félix Faure en Bretagne ; ouverture du 3me congrès des instituteurs de France ; un enfant empoisonné à Thumesnil ; condamnation à mort de Denoyelles, le parricide de Bouchain et Douchies.

4. — Un drame au vitriol à Paris ; deux Tourquennois, MM. Honoré et Rachelet, sont relâchés noyés à Fécamp ; violent incident au Conseil municipal de Lille sur les manifestations anti-allemandes ; tentative de meurtre suivie d'une tentative de suicide, rue des Tanneurs à Lille ; à Wasmes, chein, une berline, tombe du deuxième trou, tue un mineur et en blesse trois ; drame sérieux à Dunkerque. M. Lacroix et deux autres qui avaient pris place dans un canot sont emportés vers la plaine mer et noyés. — 6. Un homme est noyé par un train à Mouscron ; un mineur, M. Paul Joseph, est tué dans un éboulement à Condé ; empoisonnement d'une fille à Douai ; violent incendie à Roendael ; suicide d'une femme à Armbouts-Cappel. — 7. Nouvelle officielle de l'arrivée du czar à Paris ; une fillette de quatre ans, Odile Mulier, est brûlée vive à Le Forest, une jeune fille, Gabrielle Corbeyer, se suicide pour avoir dénoncé à Douai, un incendie criminel à Douchy blesse trois personnes ; un cantonnier, Caffin Joseph, est renversé par une locomotive à la gare d'Achiet, et écrasé ; deux mineurs sont tués par un éboulement à Bully-Grenay ; assassinat d'une vieille dame à Paris ; un ouvrier ébénisier, Robin Henri, est mortellement brûlé à la Tourneurie Dimet, à Lille ; un violent incendie à Calais détruit la fabrique de tulle de Mme Bandinet, 200,000 francs de dégâts. — 8. Grave accident à Dunkerque ; nombreux massacres. — 10. Le fermier, Merin Gustave, assassiné par son mari Bethune ; un enfant de 4 ans, Victor Bellanger, enterrée à Lannoy par une voiture ; un homme nommé Leigeol est tué par un soldat belge d'un coup de baionnette à Quesnoy-sur-Deûle. — 11. Une chaudière fait explosion à Paris et tue cinq ouvriers ; un maniac incendie à Calais détruit l'usine de MM. Sergent. — 12. Nombreux incendies criminels dans la région. — 14. Formidable incendie à Octeville, une-elles en feu, un mineur est écrasé par un éboulement à Dorignies. — 15. Drame de la misère à Paris, un homme se suicide avec sa femme et son enfant. — 17. Troubles graves à Billy Montigny provoqués par une conférence de M. Gouguère ; 18. Un marchand est assassiné à Boyelt, MM. Delory et Ghesquière sont conspués à Billy-Montigny — 20. Une collision de chemin de fer à Ieua à Vieuvill (Belgique) et blesse 30 personnes — 21. Un violent incident a lieu au Conseil général à propos du voyage du czar. Une adresse de félicitations est adoptée par 47 conseillers généraux — 23. Les collectivistes sont de nouveau conspués à Wahagnies — 24. M. Dupuy vient à Lille, il a été violent au Conseil général — 25. Une maison de la rue de Tourgnies à Lille, est détruite par un incendie — 27. Arrestation d'attentat à Constantinople ; les Arménien sont massacrés.

A suivre.

VARIÉTÉS

JALOUSE

I

Une inquiétude sans cause, une instabilité d'humeur inexplicable, un *besoin de tendresse*, tel que prit quelquefois, M. Lamagnier, Mme de Varanges vers son mari. Elle savait le trouver à son cabinet, au siège de la Compagnie dont il était le directeur, elle fit atteler, jeta l'adresse.

La pensée d'être près de lui bientôt, d'être consolée, d'être plaintée lui portait un spasme doux. Elle se disait : Il va me prendre dans sa visite ; car, magnanie, aux premiers temps de leur mariage, il y avait quatre ans, souvent elle venait le surprendre ainsi, heureuse de la joie qu'elle rencontrait dans son accueil et plus rieuse aussi, en traversant les bureaux, de les illuminer au moment de sa jeunesse et de sa beauté.

Mme de Varanges descendit de voiture. Se rappelant les frères, elle monta, passa, vite reconnu, parmi les respectueuses admirations des employés. Un lacet d'or apparaissait près d'elle, elle n'écouta pas ses paroles, lui répondit d'un petit signe de tête, le remercia d'un geste ; et toute joyeuse, un peu de malice dans les yeux, elle toucha la porte.

Mais alors elle s'arrêta.

M. de Varanges n'était pas seul. Une femme se trouvait assise, près de lui, grande, jolie, blonde. Et tout d'or, les yeux, lèvres dans la surprise de cette entrée, demeurent immobiles une seconde. Lui, penché sur le bras de son fauteuil vers la voiteuse, avait encore une rire sur ses lèvres et dans le regard une douceur caressante. Elle, également, souriait d'un sourire qui tout à l'heure découvrait l'éclair des dents, et maintenant, la poitrine venait dévelopée d'un coup d'oeil, elle prenait la pose calme, *l'expression détachée d'une personne qui n'est pas chez soi, qui se désintéresse et qui attend.*

Mme de Varanges demeurait sur le seuil; toute pâle, la tête haute, une flamme subite dans le regard. D'un coup, elle se rappelait l'empêchement du secrétaire, devinait ses paroles, l'effort qu'il avait tenté, sans doute, pour l'empêcher d'entrer ; d'autres indices affinèrent à son esprit et se grossirent ; les attitudes de son mari et de l'inconnue lui apparurent de nature à ne laisser place à aucun doute. Et cette découverte brutale, au milieu de sa joie déjà renaissante, et dans le besoin de tendresse et de consolation qui l'avait poussée à venir, était si cruelle qu'elle sentit ses jambes fléchir et qu'elle redouta une crise de nerfs.

Un orgueil la redressa.

M. de Varanges, s'excusant d'un mot près de la visiteuse, se levait, venait vers sa femme. Elle l'arrêta d'un geste :

— Je vous demande pardon, dit-elle avec une ironie hautaine.

Et refermant la porte, elle retraversa les bureaux d'un vol brusque, vint tomber à demi-évanouie au fond de son coupé.

II

Refusant à son mari toute explication, Mme de Varanges s'était enfermée dans sa chambre. *Trop profondément atteinte dans son âme affectée* par ce qu'elle considérait comme la trahison de son mari, désespérée de ne savoir où se retirer, n'ayant plus de famille, de n'avoir trouvé consolation par une faute éclatante, et de ne pouvoir, non plus, prétendre à un divorce, elle imaginait, tour à tour contre lui et tour à tour contre cette femme, quelque terrible vengeance.

Et cette vengeance se précisa tout à coup. Ce jour-là vint la voir Marc d'Eyrolles. Le jeune homme, depuis longtemps, lui rendait des soins assidus ; et, justement, comme s'il eût deviné l'agitation où elle était, il la pressa de compliments plus vifs, lui témoigna une passion plus profonde qu'il ne avait encore osé jusqu'alors. Elle l'écoutait songeuse et laissant errer sur lui ses regards.

Grand, mince, il était, à trente ans, dans toute sa personne, une séduction réelle ; ses yeux étaient vifs et doux et, à demi voilé par les moustaches, un sourire d'une grâce de femme élargissait, après qu'il avait parlé, le son de sa voix caressante et l'harmonie de son geste.

Sans hésitation, sans détour, avec une orgueilleuse conscience de ses droits, Mme de Varanges regarda en face ce visiteur de la joie, ce juge, ce bel. Aussi bien, par la brèche qu'avait ouverte sa rancune, déjà se glissait la confuse attirance de l'amour. Des rêves, le séduisaient obscurément. La douceur d'être aimée portait en elle un apaisement. Des impressions éparses, fugitives, accourant du lointain ; la joie d'un compliment, d'après qu'il avait prié, le frisson d'une valse révéillant tout à coup, au profond de son être, des vibrations oubliées. Tout s'ajoutait, s'unissait pour lui montrer sous un mirage rétrécissant les joies défendues, les bonheurs interdits.

Mme de Varanges, cependant, ne pouvait se dérober plus longtemps à l'explication que solliciait son mari. Elle s'y résigna. Mais, dans l'état d'*esprit où elle était*, cette explication, au contraire, agrandit la situation.

— *Je cherche vainc, commence M. de Varanges, permettez-moi de vous demander la cause de votre* [illegible] *conduite?*

Elle le regarda avec stupeur. Puis, se contenant :

— Vous aurez dû me prévenir, dit-elle avec une feinte indifférence, je ne serais point alée vous surprendre.

— Mais, dit M. Varanges, la surprise ne pouvait m'être qu'agréable. C'est de votre brusque fuite seulement que j'ai été contrarié, de ce départ sans un mot, de ce départ qui m'a seulement moi, mais encore la personne avec qui je me trouvais en affaires.

Un sourire étrange aux lèvres, les yeux défiants, la jeune femme répondait ne point dégager écouter, trahissant seulement par un léger mouvement du pied l'impatience que lui causait cet entretien. Elle tournait vers les regards vers son mari comme il achevait :

— Voudriez-vous pas, demanda-t-elle, dans un souffle d'impatience, que j'adresse des excuses à cette personne ?

Elle avait redressé la taille, et, se montant elle-même du son de sa propre voix :

— Que vous importe ? Quand elle en ne serait, c'est trop fort. Brisons là, je vous prie.

M. de Varanges, à son tour, s'était levé avec vivacité :

— Mais c'est vous, s'écria-t-il, avec vos absurdes soupçons, qui me poussez-rez...

— Qui vous poussera ?

— Rien ! bruqua M. de Varanges.

Et elle, immédiatement, il savait surgir devant ses yeux l'image de la visiteuse. Le premier soir, déjà, la même accusation de sa jalousie lui avait provoqué le même cri.

Même une gêne subite les avait pris tous deux, à cause de l'idée brusquement soulevée, imposée à leurs esprits. Il faut dire aussi les regards de la jeune femme troublait ne point dans les siens. Elle avait senti d'un sourire indéfinissable ; et bien qu'elle fût affectée, brusquement un peu, de n'avoir pas remarqué ou pressentie la visite de cette femme, elle n'en voulait seulement s'affrancir, il avait senti qu'elle emportait dans son regard démêmes et sous son front comme, la trahison d'un secret qu'il ne peut-être, *au désir de leur vengeance de l'inférieur* [illegible], la rancunerait quelque jour ; vertiblement injustement, cette fois, à son cabinet.

Mme de Varanges avait perçu la menace. Elle sourit, dédaigneuse, la jugeant réalisée et pas! Puis, frissonnant de colère, elle, tendre :

— Vous avez, dit-elle, de votre liberté. Je ferai de même, puisque de la manière.

La blessure, pour M. de Varanges, fut grave. Elle parlait de liberté ? Il ne voulait pas précisément qu'elle l'avait aimé ? Lâtre, en allait-elle aimer un autre ? Et, aussi, de cela seul qu'elle avait pu concevoir cette idée, alors même qu'elle n'eût point passé en actes, qu'elle venait de dire, elle lui semblait déjà déchu, lui jetait la poignante amertume d'une désillusion.

Il n'ajouta pas une parole et se retira.

III

Toute la nuit, Mme de Varanges s'était enfièvrée de la vengeance et grisée de rêves troublants dont le galop, poursuivi à travers le sommeil même, la laissait au matin "inquiète et désemparée, sur le seuil d'une existence nouvelle. Elle attendait, ce jour-là, Marc d'Eyrolles, lui ayant écrit la veille un billet très brave, dans lequel, le jeune, qui n'eut du dernier voile de pudeur, quelque chose d'énigmatique flottait sur la pensée qui l'avait dité.

Après déjeuner, elle se para. Son cœur, peu à peu, battit. A mesure que le moment approchait, l'heure, si lente d'abord, accourait tout à coup avec une impérieuse rapidité. La fièvre de sa vengeance la soulevait moins ; la tentation d'amour aussi s'apaisait ; et, singulièrement, au lieu d'une joie, c'était presque une révolte qu'elle éprouvait, une révolte de tous ses instincts, de toute son éducation. Elle s'en irrita ; puis elle fut triste.

Elle vint à la fenêtre, écarta les rideaux. De la rue, elle vit M. de Varanges tomber. Un grand silence lointain faisait de Paris enfer comme une grande chambre de malade où l'on parle bas et l'on marche doucement. Ça et là, les grands hôtels vomis, dans leur ombre, dans cette blancheur, posés sur le couronnement de quelque fenêtre effleuré d'un oblique rayon de soleil, des moineaux faisaient de petites tièdes brunes ; les arbres aux ramures blanches avec, par places, au-dessous d'une blanche, le trait dur d'une ligne demeurée noire, profilaient de confuses silhouettes sur le ciel froid qui, pâle d'un bleu à peine saisissable et comme enfui, prenait un recul immense d'infini.

Une vision alors flotta. Parlée sur ces blancheurs, la pensée de la jeune femme évoqua de blanches théories d'enfants suivant des processions, les vit se voyait se dévoiler, dans une gloire ingénue, souriantes et douces en leur lisse pureté. Puis les enfants grandirent. Ce furent de blanches de communiantes qui, graves, graves et pures, se prêtaient à leur tour, de leurs voiles pareils à des ailes d'ange un moment repployées, glissant sereines par les nefs illuminées. Puis elles grandirent encore ; le voile blanc les enveloppa, devenu le voile des jeunes mariées que l'on conduit à l'autel. Et ce fut elle-même qu'elle vit passer.

Sa pensée, fuyant la mémoire de ses sentiments d'alors, se prit à l'extérieur des choses, à cette blancheur dont elle était vêtue. Où était-elle, maintenant, la blanche robe, mystérieux symbole ? Aussitôt, dans l'obscurité de son bel, elle avait dévoilé sous les lustres la blancheur plus glorieuse des épaulesset des bras. Des mains l'avaient frôlée, des désirs avaient, comme des tourbillons, frémissé autour d'elle. Et depuis, abandonnée aux femmes de chambre, vendue, achetée, rajustée, retouchée, sans doute elle avait été prêtée à quelque tricoteuse de café-concert, ailleurs peut-être, plus bas encore, à la borne bientôt, à la boîte du chiffonnier.

Son cœur fut serré d'une angoisse. N'était-ce pas le lamage même de la *douleur* où elle se laissait aller ? Elle aussi, blanche et pure, au lendemain du mariage avait été parée coquettement, montrée dans les fêtes avec orgueil.

Maintenant, délaissée, prête aux tentations de l'amour comme se jette étourdiment au premier refuge un oiseau dont la tempête a froissé les ailes, elle se voyait plus tard, elle, femme, avec les yeux qui grisonnent et des rides, réparée, peinte, luttant désespérément pour sa beauté, pour ses triomphes, et marciant, de victoires en victoires vers l'inévitable déchéance.

Elle s'écarta de la fenêtre et demeura pensive étendue sur un siège. Un grand calme s'était fait en elle. Les résolutions prises, elle en attendait la mise en exécution, et, cependant, une atmosphère limpide à travers laquelle les faits reprenaient leur banale simplicité. Son mari lui apparaissait, près de la visiteuse, sous un jour différent, aimable, avec le nécessaire sourire de politesse, de galanterie mondaine. Rien de plus.

Elle perdit un tout son regard. Insistant avec un sourire traîte retombe son bras d'un geste las :

— Et d'ailleurs, soupira-t-elle, quand m'aime ? Il ne m'aime plus. Il m'a vu en timbre ; puis au domestique qui se présente.

— Dites à monsieur que je désire lui parler.

Lorsque M. de Varanges entra :

— C'est bien vrai, demanda-t-elle avec un regard de prière, ce que vous m'avez dit ?... Pour cette... personne ?

— Mais, vous doute, répondit M. de Varanges, dont le visage s'éclaira.

— Et, repris-elle, vous ne l'avez pas revue ?

— Je ne lui pas revue, dit M. de Varanges.

Elle respirait, elle reprit :

— Vous ne la verrez pas ? Vous me promettez de ne pas la revoir ?

L'hésitation de M. de Varanges avait, malgré lui, une seconde de pensée ; un sourire glissait tandis que ses doigts allaient caresser sa moustache.

Mme de Varanges vit s'affaisser pour s'étendre dans le fond de son cœur, comme un glissement de regret ; elle frissonna un seconde sous l'angoisse du double mirage qu'avait pu causer sa jalousie.

— Je vous le promets ! dit enfin M. de Varanges.

Se penchant avec un sourire, il allait dire d'autres paroles. Mais elle, un peu sur les lèvres *un doigt qu'il baisa, et un joli visage avancé* d'une geste moins :

— Taisez-vous, dit-elle. C'est fini ! C'est oublié !

Elle se rappelait Marc d'Eyrolles, cependant. Elle avait dit la vérité :

— Je n'y sais, dit-elle, aujourd'hui pour personne !

Jean Riel rach.

Programme des Spectacles et Concerts

Grand-Théâtre de Roubaix. (Hippodrome). Bur. 7 h. 1/2. — Rid. 8 heures. — Jeudi 7 janvier 1897. Entrées de faveur rigoureusement suspendues.

A la demande générale. — Grande représentation de Gala avec le concours de M. Vergnet, fort tenor du Grand-Opéra de Paris. M. Vergnet chantera le rôle de Jean qu'il a joué au Grand-Opéra.

RÉPORTOIRE

Grand-Opéra en quatre actes et sept tableaux de MM. Millet, Gremont et A. Zanardini. — Musique de M. J. Massenet.

Prix des places : Loges et fauteuils, 5 francs ; Pourtours, 2 fr. 75 ; Ires galeries de face numérotées, 2 fr. ; Ires parterre et côté, 1 fr. 75 ; Ire galerie, 0.60. — Bureau de location chez M. Jubé Hertogh, rue de la Gare.

CONNAISSANCES UTILES

Aux amateurs de fleurs

Voici une recette qui intéressera bien des jardiniers amateurs. C'est celle pour faire pousser toute une variété de fleurs sur une même tige. Pour cela :

Ôtez la moëlle d'une branche de sureau, et fendez ensuite cette branche en longueur. Remplissez chacune des parties ainsi formées de graine fleuriste, mêlée avec une terre de terre à ces graines puis réunissez les deux bouts de bois ainsi garnis, placez-les en pot de terre les tiges des fleurs seront alors complètement, quelqu'elles ne présenteront à la vue qu'une seule tige, jetant des branches couvertes de fleurs analogues à chacune des graines qui les produisent.

En choisissant des graines de plantes qui grèment en même temps, et dont les tiges ont à peu près la même nuance, une personne qui s'intéresse à cette culture peut arriver à obtenir des effets très curieux.

Bonhomme FRANKLIN.

Etat-Civil de Roubaix

du 1er janvier

Naissances. — Arthur Dobbelaere, rue Archimède — Philomène Debruckère, rue Pierre de Roubaix — Lucerf, rue Jouffroy — Julien Fournmaour, quai de Cherbourg — Aurélie Leclercq, rue de Mulhouse — Jeanne Dominique, rue Dronet.

Décès. — Pierre Regnard, 59 ans, frère des Écoles chrétiennes, rue de Lannoy, 197 — Mélanie Decottignies, 89 ans, veuve Jean-Baptiste Lefebvre, 18 — Louis Carpentier, 3 ans, rue Pierre-de-Roubaix.

LE ROI DES CAFES

se trouve à la Maison

C. CHOMBART-DUMONT

68, rue de l'Epeule et rue des Arts, 206, 222

ROUBAIX

La seule de la région du Nord qui importe les cafés directement de l'Ile Bourbon, de Madagascar, Martinique, Guadeloupe, Dahomey, Jamaïque, Java, Haïti, Manille, Moka, Mexique, Rio-Janeiro.

Consommateurs **ATTENTION !**

Assortons vous bien chez vos marchands épiciers que les Cafés sortent de la torréfaction de la maison.

13 à 16 0/0 d'économie.

Dépôt des Meilleurs Remedes

CONTRE LES OXYURES, LES ASCARIS, etc.

POUDRE DES ALPES sans mercure SUCÉS garantis

Tanifuge du docteur BOLE. Expulsion garantie du Ver Solitaire et du Bothriocéphale en 2 heures. Prix : 6 francs.

VERS INTESTINAUX

Dépôt du Tanifuge universel pour vétérinaires : Pharmacie, 307, quai de Jemmapes (Paris).

PLUS DE CHAUVES

Ni de CHEVEUX GRIS

Demandez notice à tout jrs

CHOISSIGNES FRÈRES

3, Place Bellecour

LYON

Avec l'admirable eau Cinéraire pour la

POMMADE COMPOSÉE LECHADY

Pommade hygiénique, régénératrice qui empêche les cheveux de blanchir, empêche les cheveux blancs de reprendre et fortifie les cheveux faibles et rendus cassants.

Bienfaits de Cinéraire : Antiseptique, Hygiène exquisite, Propreté.

Le pot, franco par la poste, 6 fr. ; 6 pots franco, 21 fr.

LECHADY, Ph. — Dépôt : rue St-Honoré, 102, Paris.

Dépôts à Lille : parfumerie Salle, rue de Paris, 73 ; Roubaix : parfumerie Buisson, Robert-Cheval ; Tourcoing : Brunnec, chemisier, Mantelet ; Esquin, coiffeur, Hinut, pharmacien ; Valenciennes : Blondel, parfumeur ; Bertrand, parfumeur ; Saint-Quentin : pharmacie ; Bétunie : Lefebvre, parfumeur ; Dunkerque : Hemmerbert, parfumeur ; Calais : Léon Sueur, merboriste ; Boulogne, coiffeur ; Carré, coiffeur ; Dieppe : Lutard ; Hazebrouck, coiffeur, Fournier ; Falleur, coiffeur-parfumeur.

Étrennes 1897 Étrennes

du 1er déc. au 6 Janv.

LES

CAVES POPULAIRES

Société de Producteurs

120, rue du Moulin, 120

2, rue des Arts, 2

34, rue de Tourcoing, 34

offriront à titre gracieux, à tous leurs clients et acheteurs, des

Boites de Gauffres & Biscuits

BALCAEN

La réputation des PRODUITS BALCAEN n'est plus à faire ; les BISCUITS DE LA LA MAISON BALCAEN rivalisent avec les meilleures marques de Reims ; ses GAUFFRES DUCHESSE sont délicieuses. Ses offrir gratuite nent à tous ses clients et acheteurs, c'est pour la société CAVES POPULAIRES l'occasion de rappeler qu'elle ne fournit que des vins et liqueurs de premier choix.

Contre ASTHME ET LA TOUX Ordonnance Poudre et Cigarettes CLERY. Corps Médical

COMPAGNIE DES CHARBONNAGES DE

JEMEPPE-SUR-SAMBRE

Société anonyme Française en formation

Siège social à Paris : 12, Boulé Sébastopol

Capital social : 1.500.000 fr.

DIVISÉ EN 1.500 ACTIONS DE 100 FR.

Emission au pair de 9.000 actions de 100 fr.

PAYABLES : { Ici souscrivant. . . . . 25 fr. / A la répartition . . . 50 — / A la remise du titre définitif. 25 — / Ensemble. . . . 100 —

Ces titres ont droit :

1° Au revenu annuel de 6 0/0 ;

2° A 70 0/0 du surplus des bénéfices nets, après prélèvement de 5 0/0 pour la constitution de la réserve légale.

L'Exploitation des Charbonnages Français et Belges a contribué, depuis un demi-siècle, à créer d'immenses fortunes en France et en Belgique ; elle a constitué, pour les capitalistes de tout pays, leurs plus importants les plus rémunérateurs et les plus sûrs.

Les besoins croissants de l'industrie ne cessent d'augmenter les demandes de la consommation, en même temps que les Appareils nouveaux et perfectionnés de Chauffage réclament des qualités de houille qui n'étaient pas utilisés auparavant.

Les conditions du Marché Charbonnier offrent aux entreprises telles que la Compagnie française des Charbonnages de Jemeppe-sur-Sambre des garanties certaines de succès commercial et de grande prospérité financière.

Les formalités seront remplies pour l'admission à la Cote officielle des Bourses de Paris et de Bruxelles

Les souscriptions sont reçues dès maintenant au siège social.

A D'UAU chez M. Hipp. Copin, Banque de Charbonnages.

A VALENCIENNES, chez M. Pocqueur, agent de change, et chez M. Loison, agent de change.

A ANZIN, chez M. Louis Thuillier, ingénieur civil.

A AVESNES, chez M. Dacoyer, banquier.

A CAMBRAI, chez M. Robert, banquier.

A DOUAI, chez M. Lefebvre-Maiesse, banquier.

A HAZEBROUCK, chez M. Cousyn, banquier, et chez M. Quanson de la Rennerie, banquier.

A ARRAS, chez M. Bisse-Quenel, banquier, et chez M. Robert, banquier.

A BERGUE-SUR-MER, chez M. Soubitez, banquier.

A DUNKERQUE, chez M. Jean Lefebvre, banquier.

A GIVET, au Comptoir d'Escompte Fayebrabant.

A BOUIN, chez M. Pitot & Cie, banquiers.

ON SOUSCRIT A LILLE :

A l'AGENCE GÉNÉRALE

pour le Nord de la Compagnie des charbonnages de Jemeppe-sur-Sambre, 7, rue des Fossés, 7.

Imprimerie de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing.

Le Gérant : E. DUGARDIN

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 18-19

Mlle GUGNOL

ROMAN

par Jules Mary

PREMIÈRE PARTIE

L'OUTRAGE

— Yvonne,... murmura-t-il. Pascaline... Rétre vraiment vous ? Je n'ose pas croire. Ce serait terrible et ce n'était pas vous !

Pascaline avait remplacé Yvonne auprès de Le Gonnec.

— Regardez-moi bien, frère. Je l'assure que tu ne rêves pas.

Alors ses yeux se remplirent de larmes et il eut un profond soupir.

— Bien a tout de même pitié de moi.

Mais il était si faible que cet effort, depuis *quelques secondes, l'avait abattu.*

Il eut une défaillance qui dura longtemps.

Quand il revint à lui, son premier mot fut :

— Du moins vous n'avez pas une mauvaise nouvelle à m'apprendre ? Mon enfant ? Mon Yannick ?

— Il est vivant, bien portant, et bientôt tu le verras.

Ce fut Yvonne qui répondit.

Le vie de mensonges venait de commencer ainsi. Bien qu'elle s'attendît à cette curiosité si naturelle chez Le Gonnec, néanmoins elle en reçut un choc et une ardente rougeur couvrit son front.

Pascaline, au contraire, avait baissé la tête, et était très pâle.

Un moment, une seconde seulement, elle eut envie de tout dire.

Mais c'était une cruauté inutile.

La vérité était net ce pour le homme d'un seul coup, tant il paraissait faible, hors d'état de supporter la moindre émotion.

La présence des deux créatures qu'il aimait le plus au monde, se tenant soudain apparu comme un soleil dans les ombres envahissantes de la mort qui le menaçait, eut une bienfaisante influence sur son malaise.

Une amélioration se manifesta bientôt, très faible, certes, mais qui tous les jours, désormais, s'accentuerait.

Il avait été si profondément atteint, toutefois, que dès mois s'écoulaient avant une rechute, avant qu'il eût recouvré, non pas la santé tout entière — *elle ne lui reviendrait pas*, sous de chiens, — mais la force suffisante pour le voyage de France, car en France, seulement, la guérison devait être complète, sans plus de crainte de rechute.

Il fut donc envoyé au sanatorium de Tabogs. Yvonne et Pascaline l'y suivirent et vécurent auprès de lui.

Cécile Haleux faisait écrire par chaque courrier que le petit Yannic se portait bien et que tout allait le mieux possible.

Chacune de ces lettres était un grand bonheur pour Le Gonnec.

Il la pressait, la lisait, la relisait, souriant, heureux.

Et il répétait tous bas, les yeux humides de tendresse :

— Yannick ! Mon Yannick ! *Quand le verrai-je ?*

Les deux femmes s'aperceviaient bien de son bonheur et silencieusement, un peu inférieures de ce qu'elles avaient fait, elles échangeaient un regard de satisfaction.

Pascaline avait dit une fois à Yvonne :

— Oh ! sauf ! sauf ! comme nous sommes coupables...

Elle fut, il est trop tard pour revenir sur ce passé. Il faut accepter cette situation.

— Ah ! Yvonne, je ne serai jamais sûre de mon ds François aimer ainsi le fils d'un homme qui l'a tué et qui l'a volé. Je ne crois pas cette infâme qui brûlerait dans ses deux mains s'il savait !... C'est la mère faite, Yvonne ! Voilà ce que nous avons pu faire.

Yvonne ne répondit point.

Elle n'osait plus réfléchir à cette situation si fertile en douleur et en angoisse, quoique cette pensée calmât même par tendresse et par dévouement.

Enfin, Le Gonnec fut debout et put partir.

Celui-ci un garçon de trente ans au plus, très grand, très musclé, très élégant, de plus d'une noblesse ; les traits étaient énergiques et durs, mais les yeux étaient d'un bien caressant et tendre. Et la voix était douce, un peu rauque. On eut dit la voix d'un homme habitué à dominer l'effort n'est, dément cette timidité Yvonne, qui cependant était grande, avait l'air d'être jeune, à son bras de Pascaline, qui, elle, avait l'air de vieillir, avait l'air d'être, non la sœur, mais la fille de Le Gonnec.

Ils s'embarquèrent sur le Lafayette.

Durant les jours de traversée, Le Gonnec semblait vivre tout oublié pour ne songer qu'à son Yannick.

— Comment est-il. Peux tu m'en faire le portrait ?

Telle était la question constante qui revenait sans cesse. Et Yvonne était bien obligée de répondre.

Elle le faisait avec un sourire, pendant que Pascaline, troublée, retenait ses larmes.

— Faire le portrait d'un si petit, disait Yvonne, c'est possible ? Quand nous l'avons quitté, il avait six semaines. A quoi dit-on tous les enfants de cette age ? Pour dont que lorsque nous le reverrons, il aura huit ans ! Déjà les traits seront un peu plus formés, les yeux auront leur couleur définitive ; il savoir à peine, quoique, quelque chose, et il ne sourira pas.

— Lorsqu'il sera de huit ans, dans nos bras, il nous verra maintenant et il sourira. Cela animera mon photo-mon ! Tout gai ! Tout gai !

Le Gonnec était assailli par des craintes, des angoisses vagues.

— De telle sorte, disait-il, que si Yannick, brusquement, nous était enlevé, tu ne pourrais sous rien me dire, ni moi, ni rien ?

— Je ne sais pas, dit Yvonne, tremblante, je ne saurais pouvoir à cela.

Alors, il se tourna impatient, vers Pascaline :

— Et toi, sœur, toi qui, dans ton cœur enfant, presque comme une mère, tu dois savoir tout le mien, est-ce que tu crois impossible de le reconnaître entre tous si par hasard, au milieu d'une foule, on vous le présentait ou le lui disait ?

— Parmi tous ceux-là, cherchant celui qui est votre fils ! ▶

Elle ferma les yeux pour qu'il ne vît point son grand trouble.

— Non, dit-elle, il me semble que je le reconnaîtrais, sans hésiter, toujours, toujours, comme si j'étais... an... mère ! !

— Alors, fais-moi son portrait, toi, veux-tu